

Acte, éthique, dialogue et pouvoir

Le texte de Sarah Schulmann pose d'entrée de jeu ce qui pourrait permettre d'entrer dans l'illecture de Blanchot : *''C'est à poser d'emblée que la matérialité de son écriture travaille, depuis l'impossible, le non-rapport, qui visent à dénuder la négativité des polarités respectives que sont: il n'y a pas d'écrivain, il n'y a pas de lecteur, et ainsi il n'y a pas de livre, chacune d'elles n'étant présente qu'en tant qu' « absentésés » mais dépendant les un(e) des autres, postes d'une fonction qui les anticipe, évidés, en attente : le livre est à venir, toujours absent, l'auteur est extérieur à son écriture. Cependant travailler depuis leur absence c'est déjà leur supposer une présence.''* (Schulmann).

On retrouve ainsi la question de l'impossible, de la mort mais aussi de la vie car dans le fil du texte il sera question de ce qu'il en est de l'acte en tension: mise en jeu de la mort à vivre et la vie à mourir, au risque de la folie'. Il y aurait ainsi chez Blanchot une mise en jeu de sa vie dans l'écriture, dans l'acte en parcourant des limites à repousser. Son ouvrage *''Le pas au-delà ''* porte à entendre la récurrence des refoulements des lettres. Ce ne serait pas un suicide mais bien une acceptation de l'écriture *''en tant qu'elle est consentement au congédiement de la posture « virile » lacanienne et à l'acquiescement au contingent à ce qui advient, un dire que oui.''* (Schulmann). Pour S Schulmann c'est ici qu'il s'agirait de saisir que *''L'illecture des écrits de Blanchot relèvent de la décision de tenir les textes hors de portée d'un « traitement » véloce et les laisser agir en sous-main, non pour les laisser intact mais au contraire pour en supporter les effets, et leur poids. C'est à partir de leur impossibilité réciproque et à contretemps qu'écriture et lecture se détachent l'une de l'autre au point de dériver, de tourner autour d'un trou qui serait le livre absent. Dans cet espace, peut-être appelé par Blanchot « espace littéraire » se délie l'interrogation : en quoi l'écriture nous précède-t-elle (référence à Duras lue par Lacan) sur les questions qui intéressent la psychanalyse, et en particulier sur la lecture de l'acte ? ''*

Il y aurait question, question de la question et surtout un lien moebien entre lecteur : auteur mais surtout du “ mettre du sien “, une responsabilité immense du lecteur comme de l’écrivain. C’est notamment à cet endroit là que l’on retrouverait l’horreur de l’acte. S Schulmann souligne à ce propos de quelle impossibilité il s’agit chez Blanchot

« Dans la mesure où écrire, c’est s’arracher à l’impossibilité, où écrire devient possible, écrire assume alors les caractères de l’exigence de lire, et l’écrivain devient l’intimité naissante du lecteur encore infiniment futur » (L’Espace littéraire).

« La communication ouverte entre le pouvoir et l’impossibilité, entre le pouvoir lié au moment de la lecture et l’impossibilité liée au moment de l’écriture » (L’Espace littéraire, p. 263).

Ainsi S Schulmann rapproche encore d’avantage le travail de Blanchot avec la psychanalyse en particulier avec ce qu’il en est de l’écriture/lecture/parler à partir notamment du savoir et sujet supposé savoir , comme de destitution .Elle retrouve là la question du rapport littérature- psychanalyse . ‘*Lacan dans Lituraterre ouvre la possibilité de la psychanalyse à se mesurer à la littérature, la littérature ouvrant la voie (cf. Le ravissement) et Blanchot peut être une relève, comme Beckett cité dans le texte. Déprise de l’auteur, la lettre comme trace d’un vide, échec de la représentation, cette dimension circule dans les textes littéraires comme à leur insu, l’énigme, le non-savoir, non-sens, Blanchot comme Beckett s’en font les scribes, scribes du trou dans le savoir Écrire, ce n’est donc pas écrire à nouveau frais, c’est réécrire ce qui s’est effacé - effacer ce qui n’a pas encore trouvé de place, qui est déjà recouvert, et met en usage une topologie de la profondeur, ce qui a été oublié crée un intervalle, un blanc qui ruine la coïncidence de la chose avec elle-même et la remet en usage, creusée de sa représentation. ‘*

Il y aurait ainsi un” *Texte qui définit une éthique de l’acte par une bande qui se boucle sur elle-même en dévoilant ses deux faces (écriture/lecture), comme mouvement qui vise à vider la jouissance par le « désemploi », le sans valeur et l’usure des signifiants, ce qui échappe à tout mode de saisie. L’analyse serait ainsi le mouvement*

d'une nouvelle raison (nouvel amour), d'une lecture qui ne commence pas avec la rencontre d'un nom (tout a déjà commencé, il n'y a que le recommencement), mais qui trouve à se boucler dans l'acte de retour de la parole sur elle-même dont on fait l'épreuve. (Sarah Schulmann).

Je trouve le texte de Sarah Schulmann remarquable car elle parvient à montrer cette présence de l'acte et de l'éthique dans l'approche de Blanchot. Cependant je dois également dire que je me pose la question de savoir si Blanchot lui-même n'avait pas émis à propos de la psychanalyse certaines critiques précisément sur ce qui concerne l'acte et l'éthique. Il n'est pas facile de s'y retrouver dans la position de Blanchot par rapport à la psychanalyse. Son texte "Freud" publié en 1956, puis repris en 1969 sous le titre "La parole analytique" comprend différents points à ce propos. Le principal me semble-t-il est que d'entrée de jeu Blanchot s'étonne est chez Freud de la "foi" dans la raison, ainsi que de "la vertu accordée à la relation la plus simple : un homme qui parle et un homme qui écoute" (M Blanchot L'entretien infini P343). Blanchot reconnaît que dans l'analyse ce qui est central c'est que peu à peu par rapport aux moments premiers "nous devenions capable d'en parler, d'en faire le récit, de faire de ce récit un langage qui se souvient et de ce langage la vérité animée de l'évènement insaisissable, insaisissable parce qu'il est toujours manqué, un manque par rapport à lui-même. Parole libératrice où il s'incarne précisément comme manque et ainsi se réalise finalement" (M Blanchot L'entretien infini P347). Blanchot reconnaît ainsi le pouvoir de la parole, il souligne également l'importance de Lacan quant à la place qu'il donne au langage mais pour Blanchot le principal mérite de Freud est d'avoir enrichi la "culture humaine, d'une forme surprenante de dialogue où peut-être -peut-être- viendrait au jour quelque chose qui nous éclaire sur nous même de par l'autre quand nous parlons." (M Blanchot L'entretien infini P348). Dans la suite du texte Blanchot continue à développer une série de questions sur ce "dialogue psychanalytique" notamment à propos de la vérité et de l'interminable. Ma question centrale à S Schulmann est de savoir pourquoi elle n'a pas fait place à ces questions et critiques de Blanchot en tant que cela concerne me semble-t-il tant l'acte que l'éthique. Enfin dans la note de bas de la dernière page, Blanchot s'interroge sur l'enjeu institutionnel et politique de pouvoir

“donner la parole” ,il me semble que là réside précisément une radicale différence entre Blanchot et Lacan qui du coup les mets à distance .

P Smet